

PREMIÈRE CORRESPONDANCE

Chère A,

Maintenant que je suis loin et que je ne sais pas trop quand je vais revenir, je me pose une question sans importance ; as-tu changé la décoration des toilettes ? Si oui, dans quelle mesure ?

En effet, depuis ton emménagement, tu n'as jamais caché ton aversion pour les images que j'avais collées au mur. Mais jusqu'à mon départ elles sont restées affichées là, alors même que je n'aurais opposé aucune résistance au fait que tu t'en débarrasses. Je me plais à penser que c'était un moyen pour toi de retarder mon départ, du moins mentalement ; de la même manière, j'ai attendu le dernier jour pour débarrasser (de manière succincte) les quelques affaires qu'il restait encore dans les armoires.

J'ai vécu 7 ans dans cet appartement, pourtant, j'ai attendu les 3 dernières années pour mettre des choses aux murs, cela me plaisait de les conserver vierges ; je ne vivais pas vraiment dans cet endroit, n'y laissait pas trace de vie. Le lien avec les études commencées à ce moment-là me paraît clair maintenant ; je portais beaucoup d'intérêt aux idées du minimalisme, au fait de mettre de côté sa subjectivité propre pour en former une nouvelle plus compréhensible par tous. Y voyant une conduite à respecter avec grande précaution, je l'appliquais jusqu'aux aspects les plus intimes de ma vie ; les murs de ma location.

Les artistes de cette époque, par leurs convictions, me font penser à ces héroïnes romantiques luttant pour une autre perception du monde. Différemment bien sûr, comme si, à l'éclat des manifestations émotionnelles antiques se substituait une pratique silencieuse de l'oubli des gestes millénaires. Surtout, ils se liaient dans l'échec relatif d'une pratique voulue « révolutionnaire » : les premières allaient servir de caution culturelle aux idéologies réactionnaires, les autres de tremplin aux nouvelles formes que prenait le néo-

libéralisme. Pendant 4 années, les murs restaient nus.

J'ai laissé apparaître des signes à partir du moment où des ami.e.s ont commencé à me rendre visite. Peut-être qu'en rendant présent aux autres les images qui m'habitaient je nourrissais un certain orgueil. Les toilettes semblaient être un endroit propice à l'affichage : à la fois intime, où souvent on est seul.e, à la fois publique, tout le monde devait y passer à un moment ou à un autre : la nature est ainsi faite. Je me mis en tête d'y déployer un atlas d'images, les premières apparurent à la suite d'un voyage en Russie. Je ramenaient alors des affiches de propagande de l'URSS réalisée par des artistes du mouvement réaliste-socialiste. Elles me semblaient parfaites, je ne ressentais aucun plaisir esthétique en les regardant, elles ne représentaient pas mon orientation politique, je m'intéressais uniquement à cette idée de peindre un peuple idéalisé ; duquel manquait toujours une part de la population, tu l'as souligné, les femmes, les personnes racisé.e.s : de tout temps les mêmes opprimé.e.s. Ces affiches trouvaient leurs sens, pour moi, dans l'absence inhérente à ce type de représentation. L'échec à rendre visible « un peuple » en chacune de ses singularités était à mes yeux le corollaire de l'échec de cette politique dites « communiste ».

Ces reproductions étaient au centre de notre discorde amicale, comme si, étant affichées aux murs de mes toilettes, elles étaient forcément à l'image de mes idées politiques. Bien sûr, tu ne l'as pas soupçonné une seconde, je crois que nous aurions eu peu de chance de créer des liens d'amitié si forts. Quoi qu'il en soit, je n'ai cessé pendant les 3 années suivantes de nourrir cet atlas par des images d'icônes de toutes sortes ; allant de la propagande soviétique à cette affiche que nous aimons tous les deux du film Paris-Texas, en passant par des petites reproductions de tableaux de Chagall.

Je me demandais aussi si tu avais laissé la petite carte postale avec les citations de Chris Marker ? C'est peut-être la chose affichée dans les toilettes à laquelle je pense le plus souvent. Elle était accrochée de telle manière qu'il était impossible de ne pas la voir, dans la droite lignée de l'axe de vision lorsqu'on est assis, à la hauteur de cette

citation ; *« le souvenir n'est pas l'inverse de l'oubli, mais plutôt son envers. On ne se souvient pas, on réécrit la mémoire comme on réécrit l'histoire. »*. Seul, je l'ai souvent récité comme un mantra, l'espace des toilettes devenait alors un endroit de méditation. En se soustrayant aux idées du minimalisme cette phrase allait influencer une nouvelle conduite politique. Aujourd'hui, cela me fait peur, je suis loin et je me rends compte que tout peut changer quotidiennement au sein de cette machinerie silencieuse qu'est la réécriture ; peut-être est-ce une manière de mettre des convictions à l'épreuve du temps ? Peut-être que dans quelques mois, quelques années, je n'arriverais plus à faire les liens qui me paraissent logique maintenant entre les différentes images accrochés au mur de mes toilettes ?

Il me semblait important de te parler de cette citation. Je me disais qu'elle pourrait nourrir le travail d'écriture que nous commençons. Penser et écrire sur soi, sur son rapport à la politique, à l'art, c'est peut-être affronter cette opacité qui nous construit ? Cette fiction sans cesse réécrite au sein de laquelle la place de l'Autre est primordiale, nécessaire même, me semble être l'un des endroits qui nous permettra de comprendre cette responsabilité que nous voulons questionner.

Je pense beaucoup à toi, aux souvenirs que nous partageons, tu me manques,

B.

P.S : J'espère que l'affiche d'Une Jeunesse Allemande est bien arrivée, qu'elle te plaît, et que tu as pu lui trouver une place sur les murs.